

L'Esprit du Dieu Polyglotte

Actes 2:1-13

1. Lorsqu'arriva le jour de la Pentecôte, ils étaient tous ensemble en un même lieu. 2. Tout à coup, il vint du ciel un bruit comme celui d'un violent coup de vent, qui remplit toute la maison où ils étaient assis. 3. Des langues leur apparurent, qui semblaient de feu et qui se séparaient les unes des autres ; il s'en posa sur chacun d'eux. 4. Ils furent tous remplis d'Esprit saint et se mirent à parler en d'autres langues, selon ce que l'Esprit leur donnait d'énoncer. 5. Or des Juifs pieux de toutes les nations qui sont sous le ciel habitaient Jérusalem. 6. Au bruit qui se produisit, la multitude accourut et fut bouleversée, parce que chacun les entendait parler dans sa propre langue. 7. Etonnés, stupéfaits, ils disaient : Ces gens qui parlent ne sont-ils pas tous Galiléens ? 8. Comment se fait-il que chacun de nous les entende dans sa langue maternelle ? 9. Parthes, Mèdes, Elamites, habitants de Mésopotamie, de Judée, de Cappadoce, du Pont, d'Asie, 10. de Phrygie, de Pamphylie, d'Égypte, de Libye cyrénéenne, citoyens romains, 11. Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons dire dans notre langue les œuvres grandioses de Dieu ! 12. Tous étaient stupéfaits et perplexes ; ils se disaient les uns aux autres : Qu'est-ce que cela veut dire ? 13. Mais d'autres se moquaient en disant : Ils sont pleins de vin doux !

Nous ne pouvons pas encore entendre toutes les langues du monde résonner dans les rues de notre capitale, comme les apôtres le jour de la Pentecôte à Jérusalem, mais nous sommes ensemble, pour entendre une même parole, chacun avec son esprit et sa foi. Dé-confinés de nos bulles sanitaires, nous sommes venus nous confiner ensemble dans un même lieu, et pour ceux qui ne sont pas au temple, dans un même temps, dans une même Parole. Et pourtant au sein même de la communauté que nous formons ici, chacun recevra l'esprit des mots proclamés, selon une modalité différente de celle de son voisin. Et peut-être que celui qui est ici sera plus en communion de pensée avec celui qui nous écoute au loin, en Australie ou au Québec qu'avec celui qui se trouve assis à quelques chaises de lui.

Problème de langue ou problème d'esprit ?

Le récit des Actes des Apôtres nous parle de cette chose fascinante qu'est la diversité des langues, mais aussi de l'unicité spirituelle qui en résulte pourtant. La période de confinement nous a replacés devant cette question éternelle :

Peut-on prétendre à comprendre l'autre ?

Dans ce récit biblique, la rencontre de deux mouvements a lieu. Deux mouvements contraires qui soulèvent la question de la compréhension et de la communion entre les hommes. Le premier mouvement est celui de l'unicité de l'Esprit vers la diversité des apôtres. Le second mouvement est celui de la diversité des juifs pieux qui se trouvent à Jérusalem et qui accourent vers le bruit que produit l'Esprit. La structure même du récit pointe la difficulté théologique de l'affirmation d'un seul Dieu, d'un seul Esprit, reçu par une multitude. Comment faire église, alors que chacun est différent ? Comment former une communauté à partir de compréhensions différentes ?

Dans la maison où se trouvent les apôtres, un vent violent souffle et semble provoquer l'apparition de langues de feu. Elles se distribuent sur chacun des apôtres. Comme un mythe de Babel à l'envers, une langue est donnée à chacun dans le même Esprit. La cacophonie semble écartée, et chaque apôtre reçoit son lot de feu, symbole qu'on retrouve dans le livre d'Hénoch comme compréhension des choses du divin. Est-ce le même message de Dieu pour chacun ? Est-ce que chacun l'énoncera selon sa propre compréhension ? Ou bien cette même langue distribuée à chacun est-elle le gage d'une même théologie, d'une même langue de Dieu pour chaque apôtre ? En d'autres termes, est-ce un dogme que l'on est en train d'instituer ? Ou est-ce un possible qui est confié à chaque apôtre pour qu'il en fasse l'interprétation qu'il veut en faire et en témoigne avec ce qu'il est, ce qu'il vit, ce qu'il en comprend ?

Le mythe d'une langue originelle qui aurait été perdue ou ruinée par les agissements des hommes et qu'il faudrait retrouver apparaît ici. Avant Babel, tout le monde parle la

même langue : Noé, Caïn, Abel, Ève, Adam et même le serpent. Dieu parle alors la langue unique et s'adresse à ses créatures sans entrave : la Parole est alors créatrice. Dieu nomme et cela existe. L'homme nomme les animaux, et ils existent. La Parole de Dieu donne l'identité aux vivants.

Mais, déjà, les offrandes offertes à Dieu par Abel et Caïn provoqueront le meurtre en instituant la distinction et la compétition entre les deux frères devant le même Dieu. Déjà le nom d'Abel semble plus aimé que celui de Caïn aux yeux de Dieu, à cause des offrandes. Déjà la parole est supplantée par les preuves matérielles de l'amour et l'identité donnée est suspectée d'avoir une valeur différente aux yeux de Dieu. Et quand les hommes se mettent en tête de se faire un nom par eux-mêmes, sans Dieu, en utilisant la langue commune pour construire une tour en briques, la Parole court à sa perte. L'unicité de la langue, qui semble aux hommes être une force pour se construire par eux-mêmes une identité commune, se révèle être ce qui ruinera toute communication entre eux. C'est une dictature du même, que les hommes construisent.

La dispersion des hommes dans la diversité et la multiplicité des langues apparaît comme remède au silence imposé par l'unicité de sens. Si les hommes bâtissent leur nom en œuvre monumentale et patrimoniale, où est la place de la Parole échangée, du dialogue, de la discussion, de la raison, du logos ? Tout est alors figé en dur. Alors est-ce cet Esprit monolithique que reçoivent les apôtres au jour de la Pentecôte ou renouent-ils avec la diversité nécessaire de la Parole ? Dehors, des juifs pieux de tous horizons viennent à leur rencontre, ils sont attirés par le bruit de ce vent violent qui semble tout bousculer de leur compréhension habituelle. Ils sont originaires de toutes les nations qui sont d'habitude montrées comme étrangères, ils viennent de la langue de l'autre, des contrées barbares, païennes. Ils viennent de là où l'on adore d'autres Dieu, où l'on prie dans la cacophonie des dieux multiples. D'autres plus loin du judaïsme viennent avec eux.

Ce qui les relie les uns aux autres, ne peut pas être les us et coutumes de chacune de leur contrée de diaspora ; mais une Parole, donnée à un prophète, qui les guide et les retient dans une identité propre au milieu de l'étrangeté de l'étranger : la Loi de Moïse. Où qu'ils aillent, quoi qu'ils fassent, ils sont Juifs. Ils sont l'incarnation de cette parole qui les fait vivre. La diversité des cultures se résorbe alors pour eux dans l'unité d'une foi en une parole. Tous comprennent ce que ces Galiléens décoiffés par le vent annoncent, car tous sont constitués d'une même Parole. Ils sont à Jérusalem pour la fête des moissons qui est devenue ensuite la fête du don de la loi. C'est leur parole commune qu'ils sont venus fêter.

Entre une unicité de sens qui doit éclater pour sauver la Parole et une multiplicité de langues qui cherche une unicité

de sens pour faire communion, la Pentecôte nous place au point de rencontre de ces deux mouvements de l'imagination. L'Esprit qui souffle alors comme un grand vent n'est pas la Parole de Dieu toute faite et prête à être dupliquée à des millions d'exemplaires. L'Esprit qui souffle ici est un « Esprit Traducteur », qui fait éclater les sens en une multitude de possibilités de compréhensions humaines. Au moment où les apôtres fêtent la Pentecôte, dernier épisode de la résurrection, fête des moissons, Shavouôth, fête marquée du chiffre 7, comme les sept jours de création renouvelée, ils reçoivent et distribuent la profusion des dons de la foi. Dans une extraordinaire diversité de langues, de significations, d'appropriations, la Loi de Moïse devient corne d'abondance, diversité assumée et toujours plus nombreuse. Les contrées énoncées sont au nombre de douze. Nouvelles tribus d'Israël, païennes et pourtant embrassées dans cette générosité divine. L'Évangile ne se répète pas, il se traduit, de multiples façons, de façons nouvelles et inédites, de façon libre.

Mais alors, d'où viendra la fidélité, si les sens de la Parole sont multiples ? Que devient l'orthodoxie du texte ? Que deviennent les dogmes ? Comment savoir qui dit vrai ? Où est le pur Évangile ? Les apôtres sont envoyés pour annoncer une Bonne Nouvelle du Salut qui a pris corps. Et c'est là son originalité et sa grandeur. L'incarnation de la parole en un homme singulier, particulier, ordinaire, est le gage de la fidélité à cette parole : le critère de fidélité. Le croyant, en traducteur d'Évangile, ne cherche plus le seul vrai sens de la Parole de Dieu, la seule lettre de la loi, mais il cherche à incarner une Parole qui fait vivre, avec ce qu'il est, ce qu'il n'est pas, ce qu'il imagine et ce qui le confronte au réel.

Les deux mouvements de l'unicité vers la multiplicité et de la multiplicité vers l'unicité trouvent leur point d'équilibre là où la traduction de la Parole lui fait prendre corps. Le problème n'est plus de trouver un Dieu en soi, un Évangile en soi, mais de traduire du divin dans nos vies humaines grâce à une *hospitalité langagière* qui permet d'accueillir une parole étrange et étrangère sans la réduire à une compréhension unique. Comme Jésus accueille les multiples prophéties messianiques et devient le Christ en incarnant dans ses gestes et dans ses paroles humaines cette quête éternelle, l'apôtre du Christ reçoit la langue de feu qui l'autorise à faire sienne la vie de Jésus-Christ. Redonnant à la multitude les témoignages de ce qu'ils ont engrangé à l'écoute du maître, les apôtres vont devenir prémices d'une moisson universelle où l'identité d'un peuple est acquise, non par une langue unique, par une foi unique ou par une terre unique, mais par la capacité à traduire la filiation divine d'un homme, Jésus, en une multitude de filiations toutes vécues différemment et pourtant toutes fidèlement.

Il faut traduire, frères et sœurs, il faut traduire.

C'est ce à quoi nous exhorte ce récit de la Pentecôte.

Mais, pourrait-on demander, où est la bonne traduction ? Que faut-il comprendre de la parole de Dieu ? Les deux plus grands commandements sont, dans le judaïsme comme dans le christianisme, des exhortations à entrer dans un type de relation particulière : aimer Dieu et aimer son prochain comme soi-même. Ce ne sont pas des paroles à apprendre par cœur pour pouvoir les asséner à un mécréant récalcitrant. D'ailleurs, toute violence qui s'insinue dans ces commandements les frappe instantanément de nullité. Comment forcer à aimer ? Ces deux commandements sont plus éthiques que normatifs.

Dans une de ses conférences sur la traduction intitulée : *Le paradigme de la traduction*, Paul Ricoeur dit : « Il semble, en effet, que la traduction ne pose pas seulement un travail intellectuel, théorique ou pratique, mais un problème éthique. Amener le lecteur à l'auteur, amener l'auteur au lecteur, au risque de servir et de trahir deux maîtres, c'est pratiquer *l'hospitalité langagière*. C'est elle qui fait modèle pour d'autres formes d'hospitalité que je lui vois apparentée : les confessions, les religions, ne sont-elles pas comme des langues étrangères les unes aux autres, avec leur lexique, leur grammaire, leur rhétorique, leur stylistique, qu'il faut *apprendre* afin de les pénétrer ? »

« Comprendre, c'est traduire » écrit Georges Steiner dans son livre *Après Babel*. Recevoir une parole et la comprendre nécessitent donc de la traduire, c'est-à-dire d'adopter le point de vue de l'autre pour comprendre ce qu'il dit, tout en n'étant pas dupe de ce que nous mettons de nous-mêmes dans cette traduction. N'est-ce pas cela « aimer » ?

Quand les dogmaticiens produisent des discours rationnels pour accréditer la thèse d'un message unique et seul vrai et qu'il faudrait retrouver pour être fidèle, la Parole est fermée, l'interprétation finie. Et ce sont des murs de briques qui s'élèvent pour que quelques hommes, qui prétendent savoir Dieu, se fassent un nom. Mais, quand les Hommes mettent en récit ce qu'ils imaginent de Dieu et produisent une polysémie qui sied à un Dieu toujours polyglotte, alors le salut opère et la parole est libérée de toute finitude. La raison humaine peut alors conjecturer, inventer, traduire et donc ouvrir l'horizon d'une espérance. Il est alors possible d'aimer Dieu et son prochain, tout en le laissant libre. La multiplicité des récits évangéliques nous montre combien l'interprétation est la norme quand le dogme est l'exception.

Il faut traduire, frères et sœurs, sans crainte de trahir.

C'est à cette condition que l'amour fraternel peut exister, non seulement la tolérance de l'Étranger et du différent dont le récit est autre, mais l'amour fraternel, qui nous rappelle sans cesse que l'Évangile de l'autre est bonne nouvelle pour moi. L'Esprit de Pentecôte nous offre les prémices d'une Église dans laquelle on annonce un Dieu polyglotte qui parle au cœur de chacun dans la langue de sa vie et de son identité. Où la diversité des interprétations est une condition vitale.

Nous avons vécu ces dernières semaines repliés sur nous-mêmes, et contraints à une atomisation de nos vies qui nous a fait réfléchir sur nos liens avec notre prochain. La peur de la contagion, les gestes barrières, les discours polémiques sur la façon de gérer une crise, dans laquelle seul le probable était sûr, nous ont donné des habitudes de distanciation sanitaire, mais pas toujours salutaires. Aujourd'hui, un grand vent souffle sur ce confinement qui fut aussi nécessaire que révélateur de la fragilité de nos certitudes. Continuons à traduire l'Évangile de Jésus-Christ dans nos vies, en transformant les contraintes en défis, en imaginant un monde où *l'hospitalité langagière* serait toujours possible, en réinterprétant sans cesse nos vies par un esprit de traduction. Traduire la pensée de l'autre, c'est chercher à le comprendre et à l'aimer, comme Dieu nous aime.

Il faut traduire, mes frères et sœurs, pour mieux aimer !

AMEN.